

# ÖSSZEHASONLÍTÓ IRODALOMTÖRTÉNELMI LAPOK.

## ZEITSCHRIFT FÜR VERGLEICHENDE LITTERATUR.

### JOURNAL DE LITTÉRATURE COMPARÉE.

*Periodico pella storia  
letteraria comparativa.*

*A bi-weekly paper for the compari-  
son of history of literatures.*

*Papel periódico por la comparacion  
de las producciones de las literaturas.*

Tanulmányozzuk a régi kor s más nemzetek nagy íróit, de ne utánozzuk. — A mag, mely más-  
hol fává nőtt, talán kikel a mi földünkben is, de a felnőtt fa, melyet átültetünk, elsatnyul s  
kivész és pedig annál hamarább s bizonyosabban, mennél szebb és nagyobb volt eredeti helyén.

Br. EÖTVÖS (Gondolatok.)

Études donc les grands écrivains des anciens et des autres peuples, mais ne les imitons pas. La semence,  
ailleurs devenu arbre, prendra peut-être racine aussi dans notre terre; mais le grand arbre, que nous trans-  
plantons, dépérit et meurt; il le fait d'autant plus facilement et d'autant plus vite, qu'il était plus beau et  
plus grand dans son sol natal.

Le baron Eötvös Pensées.

Szerkesztik és kiadják: **Dr. Brassai Sámuel** és **Dr. Meltz Hugó.**

Eddig megnyert íróársak. (Collaborateurs.) Dr. Schott Wilhelm, egyet. tanár Berlinben. — Dr. Minck-  
witz J. egyet. tanár Lipszében — D. Cassone Giuseppe magántudós Notóban (Sicilia) — Dr. Hóman O. egyet. tanár  
Kolozsvárt — Imre Sándor, egyet. tanár ugyanott — Szamosi J. egyet. tanár ugyanott — Dr. Szilasi G. egyet. tanár  
ugyanott — Dr. Teza Emilio egyet. tanár Pisában — Rapisardi M. egyet. tanár Catanában — Cannizzaro T.  
magántudós Messinában — Dr. Mayet P. a cs. jap. Bioin Toko egyetem tanára Tokióban (Yeddo.) — Dr. Wessely J.  
E. magántudós Lipszében — Dr. Scherr Johannes, műegyetemi tanár Zürichben — Dr. Avenarius R. egyet. tanár  
Zürichben — Dr. Fraccaroli G. magántudós Veronában — Dr. Thomsen V. egyet. tanár Kopenhágában. Dr. Weske  
M. egyet. magántanár Dorpatban — Staufe-Simiginovics, cs. k. tanár Czernowitzban — Nisi Kántá Chattopadhyaya  
Lipszében — Butler E. D. a British Museum könyvt. hivatalnok Londonban. — Dr. Werneke H. k. tanár Borna —  
Dr. Dahlmann R. a „Zeitschrift des Vereins für niederdeutsche Sprachforschung“ szerkesztője Lipszén. — Wolter E.  
az „Akad.-philos. Verein“ titkára Lipszén.

## REVUE LITTÉRAIRE.

Marquand: *Visite à H. Sanson, bourreau de Paris.* — Salvo-Cozzo *al barone Raffaele Starrabba, sulle notizie degli scrittori napoletani* — Lombardi: *Nuovi canti.* — De Spuches: *Carmina latina et graeca.*

„Ma visite à Henry Sanson, bourreau de Paris, par Henry E. Marquand. — Londres, Rolandi, éditeur, 1876; pag. 256.

Ces souvenirs d'un très honnête homme qui, pendant quatre heures, s'est trouvé, il y a quarante années, dans l'affreuse compagnie de cinq bourreaux, forment un livre des plus attrayants. Il renferme des détails fort curieux, que l'on chercherait vainement ailleurs, sur l'histoire des supplices, sur la famille Sanson et sur bien d'illustres victimes des derniers siècles. Il intéresse vivement le lecteur d'un bout à l'autre et, même dans quelques descriptions pleines d'horreur, ne cesse pas de l'amuser par un certain charme de son style, toujours simple et vrai,

parsemé de réflexions judicieuses et de nobles pensées. Il s'adresse au peuple plutôt qu'aux philosophes, au sentiment plutôt qu'à la science. L'auteur sans s'entendre en considérations et en raisonnements plus ou moins profonds sur la peine de mort réussit parfaitement à la faire abhorrer par le seul examen des faits et par l'exposition toute simple des circonstances les plus frappantes qui les accompagnent. Il en fait sentir jusqu'au fond l'inutilité en faisant relever l'indifférence cynique dans laquelle reste le public dès qu'il est habitué aux exécutions capitales. Lorsque une tête tranchée vient, d'être montrée au peuple anglais: „*all right!*“ murmure tout simplement celui-ci et d'un sang froid plus prononcé que jamais se remet à ses occupations journalières. — L'auteur que nous avons eu l'honneur de connaître à Guernesey, en 1863. est un des amis les plus intimes de Victor Hugo. Depuis 1842 il ne l'ai-

sa jamais de saisir toute occasion favorable pour lever sa voix contres les arrêts de mort ; aussi on peut le compter parmi les champions les plus labourieux dans la noble croisade qui finira par abattre l'échafaud. Pendant que son ouvrage vient d'obtenir en France un succès des plus remarquables et que l'auteur en prépare une traduction anglaise de sa main, un de nos souhaits les plus sincères est celui de le voir traduit, ainsi qu'il le mérite fort bien, dans les autres langues d'Europe.

M. Henri E. Marquand, connu depuis longtemps en France et en Angleterre par sa *Grammaire des grammaires anglaises*, par son *Cours complet de Langue et Littérature Anglaise (Magazin Anglais)*, par des *Promenades en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique*, par ses *Souvenirs des Indes Occidentales* et par son *Histoire de John Brown* prépare aussi maintenant les mémoires de sa vie. Soixante-neuf ans d'une existence telle que la sienne, si variée et si remplie de faits et d'observations recueillies sous toutes les latitudes de la terre ne laisseront certainement pas d'exciter la curiosité impatiente du public intelligent qui commence déjà, par l'imagination, à goûter d'avance ses mémoires instructifs et amusants.

Sulle notizie biografiche et bibliografiche degli scrittori napoletani fioriti nel secolo XVII. compilate da *Camillo Minieri-Riccio*; lettera di *Giuseppe Salvo-Cozzo* al barone *Raffaele Starabba*. — Palermo — Stabilimento tipografico Virzi, 1876. pag. 60.

Cette brochure qui renferme une rare érudition bibliographique est le travail d'un jeune homme très-distingué qui depuis quelques années, en debutant dans cette branche des connaissances humaines y a apporté toute l'ardeur de sa jeunesse

jointe à un savoir qui dépasse de beaucoup son jeune âge. Aussi il a mérité des témoignages d'estime de la part des bibliographes vivants les plus renommés. Dans cette savante lettre il rectifie beaucoup d'opinions et de notices données par M. Minieri-Riccio, en étalant une série de connaissances bibliographiques peu communes qui nous font apprécier à leur juste valeur toute l'étendue de son savoir et toute la portée de son talent.

Nuovi Canti e il Poemetto Carlo Pisacane di *Eliodoro Lombardi*. — Bergamo — C. Colombo — Tip. editore. — 1876. — pag. 307.

Pendant que les renommées artificielles réussissent à éclipser la véritable gloire-

„Und Lorbeern sind ein Monopol der Lüge.“

comme dit avec tant de vérité un poète italien, qui est en même temps un des meilleurs poètes allemands (C. Cerri), nous sommes charmés de pouvoir annoncer ce nouvel ouvrage au moyen duquel M. Eliodore Lombardi vient chanter à notre oreille des vers qui savent penser et pensent des choses qui méritent d'être chantées. Ici nous ne nous occuperons pas d'examiner le poème *epico-lirico*: *Carlo Pisacane*, ouvrage très-remarquable qui, il y a bientôt dix ans, a été généralement applaudi d'un bout à l'autre de nos provinces et que l'on aimera toujours à relire par la vigueur des pensées, par la souplesse et l'harmonie des vers et surtout par un certain air grandiose qui lui est propre. Le vaillant poète nous offre aujourd'hui un recueil de *Canti Sociali* dont on avait déjà goûté quelque essai dans plusieurs de nos Revues. C'est le même essor lyrique, le même coloris des images, la même popularité de la forme le même penchant vers un idéal qui ressemble parfois à de la mysticité. Tout

cela ne laisse pourtant pas de nous charmer car on s'aperçoit bientôt qu'il lui arrive à son insu et que le poète ne fait que suivre son génie. Dans les deux pièces *Guido il volontario e la Zappa* il fait la guerre comme V. Hugo dans la pièce *Le vrai dans le vin* et dans l'autre *Depuis six mille ans la guerre*, etc. (Chansons des rues et des bois.) Du reste le poète suivant dans toutes pièces l'exemple de Béranger, de Dupont et de l'italien Mercatini cherche évidemment une nouvelle note lyrique qui puisse faire battre la poésie à l'unisson avec la société actuelle, et il faut bien avouer que lorsqu'il se propose de peindre le mouvement extérieur, il atteint parfaitement son but en faisant passer dans ses vers radieux toutes les impressions que l'âme éprouve au contact du monde moderne. C'est un pas en avant dont il faut bien savoir gré au poète, car dans ce genre en Italie nous n'avions que de bien faibles essais. Il est seulement à remarquer que les progrès extérieurs ne résument pas en eux la société moderne toute entière. A côté des machines, du commerce, des télégraphes et des chemins de fer, à côté de la nouvelle civilisation qui remplace le passé disparu, il y a la pensée philosophique qui souvent plane si haut que même les intelligences les mieux choisies parfois la perdent de vue. Il y a de nos jours dans l'ordre de l'esprit tout un monde nouveau tenu par la science qui ne saurait si aisément se révéler au dehors et que la poésie, tout en le pouvant bien, ne s'est pas encore avisée d'exploiter, à l'exception de quelque note échappée à quelque rêveur solitaire. *Nul doute que la poésie de la pensée est encore à naître en Italie.* Aussi bien que pour l'imagination et pour le cœur il y aura un jour des poètes pour l'esprit. A

chacun sa tâche! ceux-ci pour l'intérieur ceux-là pour l'extérieur du temple, selon l'image du plus grand poète de nos jours:\*)

Moïse pour l'autel cherchait un sanctuaire;  
Dieu dit: „il en faut deux;“ et dans le sanctuaire

Conduisit Ooliab avec Beliséel  
L'un sculptait l'idéal et l'autre le réel.  
(V. Hugo. La Légende des Siècles)

Carmina latina et graeca *Josephi de Spuches*, accedunt quaedam variorum interpretationes. — Panormi ex typis Petri Mountana 1877. — pag. 118.

De notre temps, où le nombre de personnes qui daignant étudier profondément le grec et le latin va diminuant tous les jours, il faut savoir gré à ces champions solitaires des vieilles langues ainsi qu'à de vieux soldats, qui ne sauraient pas dés-rtter leur camp. Ici nous nous bornons à annoncer simplement sans oser le juger, cet ouvrage du vaillant helléniste et latiniste M. Joseph de Spuches. Les amateurs y trouveront toutes les grâces de la langue d'Homère et de celle de Virgile. Quant à nous, nous dirons seulement que les pensées et les images toutes poétiques dont ces pièces débordent, si elles n'ajoutent rien à la renommée de l'excellent poète, elles ne démentent non plus l'estime universelle dont jouit l'auteur de l'*Adèle di Borgogna* et des belles traductions de Sophocle et d'Euripide. Nous n'oublierons pas de remarquer que les traductions qui suivent ces vers, dues à la plume de plusieurs vaillants poètes Siciliens, sont tout à fait dignes des pièces originales. On admire parmi les autres les vers latins de *J. Montalbano* et de *J. Vaglica*.

Messine, le 27. Mars 1877.

T. C.

(A suivre.)

\*) Ez természetesen szellemben dús írórtársunk nézete, melyet tisztelőnk, de a melyben nem osztozunk vele teljeseu.  
Szerk.

## Philosophie des Romans.

Mit besonderer Berücksichtigung des modernsten deutschen Romans.

(Fortsetzung.)

### II.

Das Gegenwärtige kann also als Inhalt des Romans kaum poetisch sein. Denn menschlicher Affekt u. physisches Bedürfniss stemmen sich zu sehr entgegen, als dass sie uns leicht gestatten könnten das Gegenwärtige in eine andre Münze umzuwechseln, denn die für den Hausgebrauch unentbehrliche Abstraction. Die Abstraction aber ist das Gegenteil der Intuition. Was dabei die wahre Dichtkunst gewinnen wird, liegt auf der Hand. Was wird es mit einer der Gegenwart entnommenen Fabel auf sich haben? Sie wird in der Regel zur nüchternen Tendenzpoesie sich verflachen. Es ist als ob unsre Intuition nur von der Vergangenheit zehrte u. von der — Zukunft. Hieraus erhellt nun zugleich der grosse aesthetische Wert der historischen Fabel. Aber gleichwohl hüte man sich auch sie zu überschätzen. Denn anderseits ist es sicherlich kein Hexenmeisterstück: Geschichten, Chroniken oder Memoiren auszuschreiben u. den fertigen Stoff in mehr oder minder regelrechter Form als Fortsetzungsfolgt-Roman zu verwerten. Leben wir nicht grade jetzt u. zwar schon seit Walter Scott, dem modernen Begründer des historischen Roman's, in einer Zeit allergrösster Verwilderung grade dieser Species? Findet sich nicht täglich Gelegenheit, traurige Betrachtungen darüber anzustellen, dass unser historischer Roman dem Tendenzromane nichts vorzuwerfen hat an Poesielosigkeit?

Diese zwei modernen Richtungen, nämlich einerseits Tendenz- u. anderseits historischer Roman, sind es auch, welche von den Deutschen mit besondrer Vor-

liebe cultiviert wurden während dieser letzten viertelhundertjährigem Periode seit 1848, deren ganz kurze kritische Beleuchtung wir uns in diesem Abschnitte vorbehalten haben. Eine Geschichte dieser Periode gibt es noch nicht u. kann es noch lange nicht geben aus psychologischen Gründen. Man wird daher auch uns selber etwanige Befangenheiten nicht verübeln dürfen.

Ich glaube, dass unter den vielen hunderten noch nicht ganz zu Makulatur gewordenen Producten der letzten viertelhundertjährigen Periode wohl kaum Ein lesenswerter Repräsentant sich findet, der einer dritten Richtung angehörte. Schon dies allein spricht hinlänglich für die qualitative Misserndte auf unsrem Gebiet, mag man mit der quantitativen auch zufrieden gestellt sein, oder gar in Lobeserhebungen darüber ausbrechen. Dies tut namentlich Arnold Schloenbach in der Einleitung zu seiner sonst trefflichen Anthologie, wo er gegen Gottschalls allerdings verfehlt begründete Behauptung der Inferiorität des Romans („ein Plebejer von Geburt“) meist nur Scheingründe ins Feld führt. („Die Roman- u. Novellendichter der Neuzeit“. Eine zweibändige Anthologie von Schloenbach. Hildburgh. 1863. S. 7. — Beiläufig bemerkt das einzige Werk, dass in dieser Art unsre Periode behandelt. Gottschall scheint übrigens aus den spätern Auflagen seines Werkes den „Plebejer“ — gestrichen zu haben.)

Die richtige Wertschätzung der unzähligen Unterarten, Abarten, Spielarten u. s. w. unsrer Gattung so wie ihrer Vertreter, wird aber nur auf einer richtigen philosophisch-aesthetischen Grundanschauung als solidem Unterbau möglich sein; ausgehend von einem principium divisionis, das sein Object nicht einzwängt

in die landläufigen zwei Codivisionen des ersten u. komischen Romans. Denn mit dieser beliebten Zweiteilung ist eigentlich gar nichts gesagt. Sie hat nicht den geringsten praktischen, geschweige denn wissenschaftlichen Wert. Wir unsrerseits können sie schon darum nicht brauchen, weil aus unsrer Definition des Romans von selbst folgt, dasz sein normaler Repräsentant in gleicher Weise an dem Komischen wie dem Ernsten partizipieren musz.

Zur Auffindung des richtigen Einteilungsprincipes empfiehlt sich wie überall auch hier, die inductive Methode! Nachdem die Form aller möglichen Romane im ganzen Groszen immer dieselbe (Prosa,) bleibt, so wird sich die wahre Einteilung einer solchen secundären Dichtungsgattung nur nach ihrem *Inhalte* richten können. Nun kann aber dieser naturgemäz nur von zweierlei Art sein: entweder er ist *vermittelt* (historisch) oder *unvermittelt* — wir dürfen nicht sagen: „modern,“ weil wir sonst — in Gottschalls Fusztapfen träten. Wenn wir die so erhaltenen zwei Gruppen, welche erster u. zweiter Ordnung heissen mögen, weiter abteilen; so ergibt sich, dasz der vermittelte Roman auf seiner niedersten Stufe nur: *localer*, auf der mittleren: *nationaler*, auf der höchsten aber: *internationaler*, (universaler) Natur sein wird. — Die Gruppe zweiter Ordnung dagegen kann auf der niedersten Stufe nur: *Abstract-Zufälliges* (Empirisches); auf der mittleren *Intuitiv-Geordnetes* (Physisches); auf der höchsten aber: *Intuitiv-Unbewusstes* (Metaphysisches) darstellen. (Zur Vermeidung eines Missverständnisses sei hinzugefügt, dasz dieses Unbewusste mit E. von Hartmanns Hyperschopenhauerianismus u. massiver Pessimisterei gar nichts zu schaffen hat. Es ist jenes „Unbe-

wusste“, das man lange vor Schopenhauer dem Philosophen-Kaiser u. dessen Hofnarren oder Besserwisser u. Übertrumpfer: E. v. Hartmann, zu allen Zeiten u. unter allen Himmelsstrichen als die einzige Hellscherin in uns gekannt und gepriesen hat. Eine *vergleichende* Geschichte der Mystik z. B. würde für die Richtigkeit dieser Behauptung massenhaftes Beweismaterial zu Tage fördern.) Aus dem o. a. tiefsinnigen Worte des Aristoteles folgt von selbst, dasz der eigentliche historische Roman als Krone der Gattung nicht mehr bestehn kann. Denn der innere Kunstwert auch des Historischen liegt keineswegs im Erfragten = *Vermittelten* = *ιστορία*, sondern nur im Gemachten, = *Unvermittelten* = *ποίησις*. Es sei gestattet des Aristoteles Wort nochmals zu wiederholen: *Καὶ φιλοσοφώτερον καὶ σπουδαιότερον ποίησις ἱστορίας*.

Der Roman zerfällt also in den Roman erster u. zweiter Ordnung d. h. in den *historischen* und einen vorderhand noch nicht näher zu bezeichnenden Roman. Wiewohl nun erst der unvermittelte, Roman so recht den eigentlichen Schöpfer und wahren Poeten *ποιητής* zeigt, so laufen doch beide Gruppen ziemlich gleichberechtigt nebeneinander, in je 3 Abstufungen, welche wir soeben andeuteten. (Keine epische Gattung kann gewisser historischer Elemente gänzlich entraten. Selbst in Goethes Werther einem erotisch-metaphysischen Roman ist das Beste das Erlebte, aber freilich nicht — in nackter Darstellung. Umgekehrt wird auch jede gute historische Gattung, selbst als Wissenschaft, der unvermittelten d. i. intuitiven Elemente unmöglich entraten können, geschweige denn als Poesie; aber darum hört auch die Poesie oder der Roman nicht auf, historisch

zu sein.) Auf den ebengenannten drei Stufen selbst kann man wieder eine Menge Untergattungen, Arten u. s. w. unterscheiden. Das colossale Gebiet aller vorhandenen u. — noch möglichen Romane liesze sich anders gar nicht übersehen.

Da wir leider keinen Raum übrig haben, um dieses aesthetische Schema des Romans tiefer zu begründen, oder auch nur näher zu erläutern, so mag es für sich selbst sprechen. Bloz zur Vermeidung eines etwanigen neuen Missverständnisses sei noch hinzugefügt, dasz dies Schema keineswegs eine Bereicherung der vielen Tausende bereits vorhandener lästiger Schulausdrücke und Schablonen bezwecken will; da es vielmehr selber bloz ins Unvermeidliche sich fügend in seiner unmaszgeblichen Weise trachtet, dem sehr fühlbaren Mangel einer brauchbaren Einteilung des — allerreichsten aller Litteraturgebiete möglichst gründlich und vorurteilsfrei abzuhelfen.

Da die Poesie der wenigen wahrhaft genialen Dichter der Menschheit von jeher ein Probierein philosophischer Lehrsätze war, so sei zur Erläuterung (oder auch Rechtfertigung) unserer Dichotomie und unserer ganzen Philosophie des Romans ein Goethesches Wort vorangestellt:

„Weltverirrung zu betrachten,  
Herzensirrung zu beachten;

Denn von *Auszen* und von *Innen*  
Ist gar manches zu gewinnen.“

In der Tat betrachtet der Roman entweder vorzugsweise „Weltverirrung“ u. tritt „von Auszen“ an die Probleme der Menschheit, oder er betrachtet vorzugsweise „Herzensirrung“ und tritt „von Innen“ an die weltbewegenden Fragen.

Im ersten Fall wird er: *historisch* sein, im zweiten: *poietisch*. (Aristoteles bietet uns diesen Terminus dar — warum sollten wir ihn nicht annehmen?)

Philosophisch-aesthetisches Schema des Romans.

A.	B.
<b>Historischer Roman.</b>	<b>Poietischer Roman.</b>
Wirkliche Begebenheit.	Erdichtete Begebenheit.
Erfragtes.	Erfundenes.
Historische Fabel (ἱστορικὴν.)	Poietische Fabel (ποιητικὴν.)
Vorwiegen des äusseren Lebens.	Vorwiegen des inneren Lebens.
„Weltverirrung zu betrachten.“	„Herzensirrung zu beachten.“
<b>3. Internationaler.</b> (Universal-r).	<b>3. Metaphysischer.</b>
	α Erotisch-metaphysischer.
	β Aesthetisch-metaphysischer.
	γ Ethisch-metaphysischer.
<b>2. Nationaler.</b>	<b>2. Physischer.</b>
	α. Humoristischer.
	β. Realistischer.
	γ. Phantastischer.
<b>1. Localer.</b> Verfalls-	<b>1. Empirischer.</b> Verfalls-
Tendenz-, Sensations-Roman	Tendenz-, Sensations-Roman.
(Äusserste Ausartung.)	(Äusserste Ausartung.)

Der historische Roman mag in allen seinen 3 Stadien hundert u. aber hundert Nuancen aufweisen; Raumangel verbietet uns dieselben auch nur anzudeuten. Bloz so viel sei noch über ihn bemerkt, dasz die *Universalität* desselben keineswegs äusserlich aufzufassen ist. Denn die Universalität des historischen Romans haftet durchaus nicht an der Universalität seiner Fabel. Ein universaler Stoff kann demnach recht wohl nur einen Roman von localer Bedeutung (A, 1.) füllen. Es kommt immer nur auf den Geist der Behandlung u. die ganze Auf-



fassungsweise an, gemäsz dem weisen Worte Mirza-Bodenstedt's (der zugleich ein Bodenstedt-Mirza ist, nämlich im Reich der Geister.):

Alles Grözste ist mir nichtig  
Dem der Kern des Ewigen fehlt;  
Alles Kleinste ist mir wichtig  
Das der Schönheit sich vermählt.

Aus dieser heiklen u. auch schwierigen Unterscheidung mag zugleich erhellen, dasz unsre beiden Ordnungen des Romans leicht ineinanderfließen u. in einzelnen Fällen gar schwer zu trennen sein mögen.

Zur Erläuterung und auch Rechtfertigung des von uns aufgestellten Begriffs des *metaphysischen* Romans mag eine Stelle aus Lichtenberg herangezogen werden; jenem grözsten deutschen Humoristen u. scharfsinnigsten Klassiker, dem wenigstens Phantasterei Niemand vorwerfen wird (Verm. Schr. N. A. 1867. I. 277.):

„Alles was unsere Schriftsteller noch zu schildern vermögen, ist etwas Liebe; und auch diese wissen sie nicht in die etwas entfernten Verrichtungen des menschlichen Lebens zu verfolgen. Bemerkungen in einem Roman anzubringen, die sich auf die längste Erfahrung und tief-sinnigsten Betrachtungen gründen, soll sich kein Mensch scheuen, der solche Bemerkungen vorrätig hat. Sie werden gewiss aufgefunden; durch sie nähern sich die Werke des Witzes den Werken der Natur. Ein Baum gibt nicht bloz Schatten für jeden Wanderer, sondern die Blätter vertragen auch noch das Mikroskop. Ein Buch, das dem Weltweisen gefällt, kann deszwegen auch noch dem Pöbel gefallen. Der letzte braucht nicht alles zu sehen; aber es musz da sein, wenn etwa Jemand kommen sollte, der das scharfe Gesicht hätte.“

(Forts. folgt.)

## IL TROMBETTIERE DI SÄKKINGEN.

POEMA

di

*Giuseppe Vittorio Scheffel.\*)*

CANTO XII

*Verner e Margherita.*

Tremula e fioca arde una lampa sola  
Nella cappella del castello, e 'l mite  
Raggio l'altar rischiera, onde, effugiata,  
Benignamente in giù piega gli sguardi  
La Regina del ciel. Mazzi di fresche  
Rose e gerani infiorano l'altare,  
E Margherita inginocchiata prega:

„O dal dolor provata,  
Piena di grazie, che da la sventura  
Questa casa hai salvata,  
Pure di lui ti cura  
Che infermo la crudel piaga al fuesto  
Letto trattien legato;  
E perdona, se questo  
A lui sempre pensar fosse peccato.“

Fidanza e speme al cor de la fanciulla  
La prece aggiunse; ella sali incourata  
De la scala i gradini. — Appunto il vecchio  
Medico famigliar stava a la soglia  
De la stanzetta, ove giacea l'infermo,  
E a lei tosto accennò che con più lieve  
Piede inoltrasse; egli sapea a un dipresso  
Quale dimanda or gli saria rivolta,  
E con sommessa voce a dirle prese:  
„Si consoli, mia buona Signorina:  
Vegeto sangue e forte giovinezza  
Per tal sberleffe non s'ammala a lungo  
Già lo avvilluppa un dolce sonnellino,  
Di salute il messaggio; anch'oggi uscire  
Egli potrà di nuovo.“ E così detto  
Ei se ne andò, poichè attendea a curare  
Molte di ferro o piombo altre ferite,  
Ed il cianciare inutile evitava.

\*) Unser' gehrter Mitarbeiter der Heine- u. Petöf-Übersetzer Cassone bereitet schon lange einen italienischen Trompeter vor, mit Bewilligung des Dichters. Die erste Probe dieser Übersetzung, welche uns bereits vor einem Jahre freundlichst mitgeteilt wurde, sei der Aufmerksamkeit unsrer Fachgenossen empfohlen. (Der T. wird demnächst auch in englischer Übersetzung erscheinen.)  
Die Red.

Nella stanza di Verner pian pianino  
Entrò allor Margherita, investigando  
Timida e presta se annunziato il vero  
Il medico le avea. Tranquillamente  
Addormentato il giovine posava;  
Pallido e bello egli era e un simulacro  
Parea di marmo. Quasi in sogno fosse,  
A la fronte tenea su la ferita  
Chiusa di fresco, la man destra, come  
Colui che l'occhio innanzi a l'abbagliante  
Raggio del Sol ripara; ed un sorriso  
Lene lene le sue labbra spianava.

Lunghi affissò su lui la giovinetta  
Lunghi gli sguardi, — parimente un tempo  
La cacciatrice Dea ne' boschi d'Ida  
L'addormentato Endimion mirava.  
Pietate gli occhi le teneva avvinti;  
Ah! e la pietate è un fertile terreno  
Per la gentile pianta de l'amore,  
Che da seme invisibile germoglia  
Tosto in sì ricco suolo, e con millanta  
Fine radici e salde lo penetra.

Tre volte Margherita il passo avea  
Verso la porta indirizzato, e indietro  
Tornò tre volte, e lievemente alfine  
Presso al letto si fè. Stava una fresca  
Bevanda salutar su 'l tavolino  
Ed efficaci farmaci; pur'ella  
Non farmaco apprestò nè la bevanda:  
Timidamente su di lui piegòssi,  
Timidamente, — respirare appena  
Ardì perchè 'l sopor non disturbasse  
Alito alcun; fiso guardava i chiusi  
Occhi, e senza voler quasi le labbra  
Le si abbassavan, — Ma chi mai 'l bizzarro  
Mirabil gioco m'indica del primo  
Espandersi d'amor? Ben puote 'l canto  
Congetturar ch'ella volea baciario;  
Ma no, questo non fè, — d'un tratto tutta  
Si sbigottì, trasse un sospir, si volse  
Rapida indietro e, quasi intimarita  
Capriola, fuggì via da la stanza.

Come colui che a lungo al bujo giacque  
De la prigion su l'umida paglia,  
Stupisce allor che al primo adito arriva  
Libero, e 'l mondo intorno guarda e dice:  
„O Sol, non splendi tu molto più ardente?  
Ciel, più profondo non sei tu ed azzurro?“  
E stringe gli occhi dissuati al raggio  
Del dì, cui furon lungo tempo privi:  
Così l'inafermo che guarisce, incede  
Un' altra volta nella vita sana,

Che rigogliosa e fresca e più che prima  
Gioconda innanzi stendesi a' rapiti  
Suoi sguardi, e giubilando ei la saluta. —  
„Mondo, quanto sei bel!“ così sclamava  
Verner allor che lentamente scesa  
La scala del castel, veniva al giardino.  
E lungo tempo tacito si stette  
Appoggiato al baston: sorbia del Sole  
I rai, sorbia de' fiori il grato olezzo  
Largamente aspirando; il tardo piede  
Verso il terrazzo indi direbbe e al caldo  
Raggio del sol colà sovra il sedile  
Di pietra si sedè. Ronzavan l'api,  
Le farfalette avvolgivan pe'rami  
Fioriti dei castagni, or dentro or fuora,  
Come avventori a un osteria. Con lieve  
Romor scorrean le verdi trasparenti  
Acque del Reno, e su vi galleggiava  
Ben fornita una zattera, a seconda  
Della corrente serpeggiando in verso  
Basilea, e un pescator presso la riva,  
Nell' acqua immerso fino a la ginocchia,  
La sua canzon così canterellava.

„Vien con schioppo e spuntone il villano,  
Il villan vuole 'l borgo atterrar,  
Vuol far guerra con l'Austria il villano.  
O villano, di simili imprese  
Caro è il canto che suol risultar:  
Insaccarle e pagarne le spese.  
Sette scudi ti parve assai caro,  
Or ventuno pagare ne vuoi;  
Vi è l'alloggio, vi è l'ospite caro  
Vi è l'empiastrò al chirurgo di poi.  
O villano, di simili imprese  
Caro è 'l conto che suol risultar:  
Insaccarle e pagarne le spese!“

Lieto il giovine Verner rimirava  
I campi circostanti e 'l Ren, ma a un tratto  
Di contemplar cessò; vide su 'l muro  
Rischiarato dal sol gittarsi un' ombra,  
Un' ombra qual di femminil vestito,  
E lunghe chiome, ed e' la riconobbe.  
Tutta ridente in mezzo al pergolato  
Margherita veniva e i graziosi  
Giochi del gatto intanto sogguardava,  
Che un bianco topolin nella casetta  
Avea poc'anzi del giardin pigliato.  
Nè l'uccideva ancor, con le due piote  
Tenealo e miti da sovran gli sguardi  
Su 'l prigioniero ad ora ad or piegava.

(Vége következik.)



## Fennice aut Mongolice?

Párhuzam a magyar és mongol nyelv terén. Irtá Szentkatolnai Bálint G. Budapest 1877. 6-o. (Hoch 8-o? (= *Parallelism auf dem Gebiet der magyarischen u. mongolischen Sprache*))

Es ist bekannt, dass unser höchstes Sprachtribunal, das Philologencorps unserer Akademie, die magyarische Sprache für einen Zweig der Finnisch-Lappischen und in neuerer Zeit, (berichtigt) des ugrio-finnischen Sprachstammes erklärt. Weniger dürfte jedoch bekannt sein, dass im Lande selbst eine starke Protestation gegen diese Ansicht sich erhoben hat u. fortwährend behauptet. Letzterer Ausdruck soll aber nicht wörtlich genommen werden; denn die Teilnehmer der Protestation haben leider — kein Haupt. Ja sie bilden keine Parthey, stimmen ausser dem Einen negativen Punkte in keiner Hinsicht mit einander; ein jeder haftet unerschütterlich an seiner besonderen Ansicht und weicht auch um des allgemeinen Zweckes willen nicht ein Jota davon ab. Dazu kommt, dass sich sehr selten einer findet, der die Finnisten mit ihren eigenen Waffen zu bekämpfen im Stande wäre. Es ist mithin für die Oppositionsmänner sehr erfreulich, dass ein tüchtiger Anwalt das „audiatur et altera pars!“ — diese Grundbedingung aller rechtlichen Zustände. — mit starker Stimme erschallen lässt. Lassen wir uns vom Verfasser über seine Aufgabe belehren.

„Wahrheit kann nicht das Ergebniss einer einseitigen Forschung sein. Für das Ergebniss einer einseitigen Forschung halte ich, dass die finnistischen Philologen bei der Untersuchung unsrer Sprache und der Aufhellung unsrer Urgeschichte einen Weg eingeschlagen haben, den diejenigen gehen wollten, welche um den Inhalt eines Flusses zu bestimmen und seinen Ursprung aufzusuchen, bloss die

Pfützen suchten die leicht zugänglich, bald zu erschöpfen und bequem analysirbar sind, und dann mit dem Ausspruch auftreten würden: ‘Siehe da! wir kennen den Inhalt und den Ursprung des Flusses; derselbe ist zunächst verwandt mit den untersuchten, analysirten Pfützen; ja der Fluss ist aus denen entsprungen, und der Unterschied besteht nur darin, dass der Fluss viele fremde, vermengte Elemente enthält und daher verfälscht ist, während die Pfützen uralt, ursprünglich sind;‘ da di-se doch wohl nur schlammige Ueberbleibsel des ausgetretenen Flusses sein dürften. Wir sind der Fluss, die Pfützen sind die finn-ugrischen Völklein, mit einem Dutzend buntscheckiger Sprachen. Die Forscher nach dem Ursprung des Flusses sind die finnischen Philologen bei uns und im Auslande, hauptsächlich in Finnland. Diese grundgelehrten Herren verglichen unsere Sprache mit den erwähnten Sprachfragmenten, deren grösster Theil doch im Vergleich mit den drei ächt Altaischen, den nach dem Chinesischen ursprünglichsten und bedeutendsten (weil eine ältere Geschichte und Litteratur besitzenden) Sprachen keineswegs für uralt, für ursprünglich erklärt werden kann. Man bestrebte sich unsere Sprache über den finnischen Leisten zu schlagen, man zerrte, reckte, drehte daran, und war trotz aller peinlichen Mühe doch nicht im Stande einen beträchtlichen und nachgerade unsre Vergangenheit kennzeichnenden Theil unserer Sprache über den Finnischen Leisten zu zwängen, und war mithin genöthigt die prächtige Folgerung zu ziehen, dass unsere Sprache ein abgeartetes, verdorbenes Gemenge sei . . . . Diese Ergebnisse kann ich jedoch nicht endgiltig anerkennen, denn . . . . die Finnische oder Suomi-Sprache mag in den Augen

eines Deutschen für eine Typus der Vollkommenheit gelten, aber gegen die mongolischen, türkisch-tatarischen und Mandchuischen Sprachen gehalten ist sie doch eine unächte Waare.“ („Nicht Koscher“ nach dem wörtlichen Ausdruck des Verfassers.)

Wir glauben durch dieses Citat die Richtung und Manier des vorliegenden Werkchens hinlänglich gekennzeichnet zu haben und wollen nun seinen Inhalt kurz angeben.

Es besteht aus zwei Abtheilungen. In der ersten sind drei Gruppen magyarischer und mongolischer Wörterfamilien einander gegenübergestellt mit Hervorhebung der respectiven Wurzeln. Die 1. Gruppe bezieht sich auf den Begriff des „Drehen“s (*ireg-forog*); die 2-te enthält „lautnachahmende“, die 3-te endlich „formnachahmende“ Wörter. Die 2-te Abth. enthält alphabetisch nach dem Anlaut zusammengestellte Magyarisch-Mongolische Wörter, der Zahl nach 1160, wovon die meisten unter die Rubrik *P.* (138) und *T'* (112) fallen. Analysen kommen nur ausnahmsweise vor.

Aus Allem ist ersichtlich, dass wir nur fragmentarische Belege zu des Verfassers Ansichten vor uns haben und wohl mehrere Jahre vergehen dürften bis wir eine systematische und ausführliche Darstellung derselben von ihm erhalten. Das Vorliegende enthält immerhin vieles, was eine partheyische Erörterung und unpartheyische Würdigung herausfordert und wir wollen es der Aufmerksamkeit und Beherrigung der betreffenden (und auch der getroffenen) Philologen bestens empfohlen haben.

*Brassai.*

## IRODALMI SZEMLE.

Inländische Revue. (Magyar szemle.)

— Gräfin Coloman Eszterházy in Klausenburg hat ein in unser Fach schlagendes Werk geschrieben, das jedoch aus paedagogischen Gesichtspunkten abgefasst ist: „Aus der Geschichte der Gesamtlitteratur der Dichtung“ lautet sein Titel, nach der Leipziger „Illustr. Zeitung“ (3. Febr.) welcher wir die Notiz entnehmen.

— *P. Hunfalvy* bereitet die Herausgabe einer in deutscher Sprache geschriebenen Vierteljahrsschrift vor, welche unter der Aegide der ungar. Akademie vom nächsten Monat (März) angefangen in Budapest erscheinen soll. „Litterarische Berichte aus Ungarn“ heisst dieses neue Unternehmen, dessen Aufgabe nach dem vom Hunfalvy selbst bereits Anfang Februar in einem belletristischen Blatte veröffentlichten Programme ungefähr ein Bruchteil jener Aufgabe ist, welche wir selbst in der Vorrede (*Előszó* S. 3.) unsrer Zeitschrift als die *passive* Übersetzungslitteratur bezeichnet haben. H. will diese Aufgabe wie es scheint mit Beschränkung auf die verschiedensten Wissenschaften (sogar die technischen miteingerechnet) durchführen, demnach grade jenen Bruchteil cultivieren, welcher aus unsrem Programm ganz u. gar ausgeschlossen bleiben musz. Wir dürfen daher diesem Unternehmen mit doppelter Freude entgegensehen, als einer Ergänzung zu einem wichtigen Teil der Mission des unsrigen. Freilich sollte eigentlich die Internationalität der Wissenschaft, als eine ohnehin selbstverständliche Sache, von der Wurzel aus gefördert werden, durch etwas wirksamere Mittel. (Nachträglich bemerken wir, dass diese Zeitschrift bislang — Mitte April — noch nicht erschienen ist.)

\* \* *Honvédlitteratur.* Was Ungarn's wissenschaftliche Litteratur unserer Tage besonders charakterisiert, ist u. A. der ausserordentliche Aufschwung, welchen die Kriegswissenschaften genommen haben. Bei der grossen Wichtigkeit u. der in das moderne Leben tief einschneidenden Bedeutung dieses Gegenstandes, sei auch einem par excellence Litteraturblatt wie dem unsrigen *ausnahmsweise* gestattet auf diese interessante Erscheinung die Aufmerksamkeit des Anlandes zu lenken. In *Poten's* u. A. encyclopädischen Geiste gehalten erscheint das vortrefflich red. Organ der *Ludovika-Akademie* (Kriegsakademie in Budapest) schon seit einer Reihe von Jahren, als eine schön u. würdig ausgestattete Revue im besten Sinne des Worts Monographien oder grössere Werke aus den ver-

schiedensten Gebieten militärischer Wissenschaften erschienen in letzterer Zeit von: *Asboth L.*; *Fürdök J.*; *Kápolnai J.*; *Kiss K.*; *Novák L.*; *Graf Pongrácz K.*; *Szendrői G. F.*; *Thóth A.*; *Ujhegyi B.*; *Zlamál G.*; *Zsöldos F. u. A.*, deren Namen wir bloß deshalb nicht aufführen, weil wir Laien sind. Trotz der reichen Original-litteratur, welche sich zu entwickeln beginnt, ist es Tatsache, daß die Klippe unfruchtbarer Theoretisierens glücklich umgangen wird von unserer bereits ziemlich imposanten Honvédarmee, an deren Spitze bekanntlich der ausserordentlich populäre *Erzherzog Josef* steht mit seinem Adlatus FML. Ritter *Graef v. Libloy*.

### Külföldi szemle.

#### (Ausländische Revue.)

Franciaország. \* *Schopenhauer* most jelent meg legelőször francia fordításban. A szabad akaratról irt gyönyörű szép pályaművecskéje mint a *Germer-Baillière* könyvadásoknál megjelenő „Bibliothèque de philosophie contemporaine“ egyik füzeté jött napfényre közelébb. (Essai sur le libre arbitre. Par A. Sch trad. en Français, pour la première fois.) A *Sat. Rev.* (febr. 3.) igen dicséri a fordítót, ki nem nevezi meg magát. Ezt a hézagot azonban kipótolja némileg a *Journal des déb.*-ban két nappal később (febr. 5.) *C. C.*, ki a fiatal fordítóról több personalisával szolgál, a nélkül hogy megnevezné. Az egész ismertetés fölöttébb ügyetlen, névleg azért is, mert a francia kritikus nem tudja, hogy mi az a „*Nirvanisme*“, mitől igen óvja a francia fiataltságot: „Il ne doit pas dire: frère il faut mourir, il doit dire: frère il faut vivre etc.“ — Tanulságos ebben az ismertetésben csak az, hogy szerinte a hajdani „*Revue germanique*“ legelőször mutatott volna be részleteket *Schopenhauer*-ből francia nyelven. A de *Balche* és *G. Spiegel* francia monographiáit *Schopenhauer*-ról nem ismeri a kritikus.

## SYMMIKTA.

### Magyarische Volkslieder.

#### X.

(Erdélyi a. a. O. 6.)

Das war keine Mutter, —  
War ein Rosenstengel,  
Der im Pfingstfrührote  
Dich gebar, Du Engel.

Hätt' ich nur die Rosen  
Deiner holden Wangen,  
Müssten sie an meiner  
Brust als Sträuschen prangen!

## The Forsaken Mother. Az elhagyott anya.

Translated from the Hungarian  
of *Vörösmarty*.

*Ismérek egy édes; ah! árva anyát . . .*

I know a fond mother; alas! left alone;  
Who, lost in her sorrow, can nothing but moan;  
Yet, though her own daughters away from her fly,  
Ever yearning, she utters this sorrowful cry: —  
Return, O my children, receive the caress  
Of your mother, whose hands are uplifted to bless;  
Return! O Return! is your fond mother's cry;  
No longer in solitude leave her to sigh: —  
Return, O my children, receive my embrace:  
Your presence would banish all tears from my face.  
I bore you to being and rocked you to rest:  
Your infancy's life was sustained at my breast;  
'Twas I in your childhood held watchful control,  
Ere infant intelligence woke in your soul;  
The sun that I caus'd on your waking to shine  
Beam'd ne'er on another land bright as on mine;  
And I in your faces that witching charm laid,  
Which hearts without number its captives has  
made.

Your beautiful form and your bosom so fair  
Are all but the proofs of my sedulous care.  
The honey of Eden I gave you to eat,  
Which even in sorrow is solacing meat.  
I gave you moreover, your charms to enhance,  
The bright star of love in your eye's sparkling  
glance;

Whose ray may be mild as the softness of spring,  
Or fierce as the lightning with fate on its wing  
I gave you my beauty, of all held most dear,  
In hope the fond words: „*Belov'd Mother*“ to hear,  
And that ut't'ring this name you would glad  
me for ay,

And never forsake me in sorrow's dark day.  
Return! O return! at your mother's sad cry;  
No longer in solitude leave her to sigh: —  
Return! O my children, receive my embrace.  
Your presence would banish all tears from my face.  
Imploring, thou speakest, but ah! 'tis in vain!  
There's no one who cometh to solace thy pain.  
Fate hunteth her sons, and she fears for their life:  
Alas! and all woes with her daughters are rife.  
Thus prostrate and lonely in sorrow she lies,  
While hot tears of anguish flow fast from her eyes;

And, as her tried soul looks to heaven for pow'r  
To win through the pains of the mother's dread

hour;

Her heart-throes her passionate yearning betray:  
And with ev'ry pulsation life ebbs away.

London.

E. D. Butler.

### BIBLIOGRAPHIE.

(In diese Rubrik kommen alle vergleichend-litterarischen Novitäten, welche der Redaction zugeschiedt, bez. von ihr angeschafft worden sind u. besprochen werden sollen.)

E. D. Butler A key to the exercises of Dr. A. Vlachos Modern Greek Grammar. E. A. ΒΟΥΤΑΕΡ, τῷ Βεττανικῷ Μουσείῳ — ΚΑΕΙΣ ΤΩΝ ΕΝΤΗ ΕΛΛΗΝΙΚΗ ΓΡΑΜΜΑΤΙΚΗ ΤΟΥ ΒΛΑΧΟΥ ΘΕΜΑΤΩΝ. Ἐν Λονδίῳ ΦΡΑΓΚΙΣΚΟΣ ΘΙΜΜ. 1874.

Vopereau G. Dictionnaire Universel des Littératures. Paris Hachette et Cie. 1876—1877 Gr. 8° II—IX. Fascicule. pag. 177—1584 (Ayrer—Philophe.)

(Butler Jane F.) The Book of Job compared with the Book of Psalms. London, Elliot Stock 1877. 12°, 49.

(Teza E.) Feliciter. Pisa, Tip. Nistri 1875. 12° 28. Wackernell F. C. Walthor von der Vogelweide in Oesterreich Innsbruck, Wagner 1877. kl. 8°, 130. (Z. 200 jähr. Stiftungsfester d. Univers. Innsbruck.)

Dahlmann R. The Development of the Aryan Roots *Apa* and *Para* in the Teutonic Languages. I. The Gothic Adverbs of Place and Prepositions belonging to *apa* and *para*. Hamburg. Schlotke 1876. Gr. 4° 16. (Programm.)

### Correspondance.

Prof. A. Wisconsin-University Amerika. We have written and have sent the paper to you. 8/IV. — Prof. M. Avola. Abbiadmo scritto a Lei 7/IV. — Panesova. Szerb népballada töredékes és gyenge ml: Födroszi lapokba vele, kiknek egy Daumer — „ferdítő“! — B. London Mme B. Jób-jára Németországból már jelentkezett kritikusa. — Cr. Messina. Küldjük Giustit. — Cs. Sicilia. Heine ifjúkori belső arcképe küldjük. — Madrid Imp. Nuestro papel por la comparacion de las producciones de las literaturas suplica respuestat. — Eger. 1816 óta a különféle nyelvek gyökerei nem határoznak többé, csak a benső szerkezet dönt: Értkezéséből boppelölti szellemen írta és ezért különben is első sorban tisztán irodalomtört. la. punkba nem szabad felvennünk. — M. Leipzig.

Was sollen wir mit 10/IV. übers. 6 M.? . . . „Aufklärung“ kommt nicht. — W. B. Szászország. Németország szívéből német tudóstól, ki soha se járt még Magyarországon, ilyen szép levelet kapni, oly fontos és meglepő kedves tény, hogy megbocsádjta örömminket, melyben olvasóinknak is bemutatunk egy kis részletet belőle: „Um so willkommener ist mir die Anregung, die ich jetzt empfangen, mich in dieser Sprache, die mir wegen ihrer Eigenartigkeit hochinteressant ist, ein wenig weiter zu bilden und zu befestigen. Kezdetben magyarul írni akartam, de úgy kicsiny tudomásom, hogy kétség kívül jobb vala arról elállani. Nagy sajnálattal hallottam szemzenvedéséről; remélem hogy már jobban van. Isten vele!“ — A. Zürich. Glückauf zum neuen Sem. am Z.-see. — Leipzig A „Rhein.-Westphäl. Zeitung“ Aprilis 5 és 9 sz. Düsseldorfban igen kedvező nyilatkozatot hoz lapunkról, melyért szives köszönetünket küldjük. — Herrn E. Sutor Yokohama „Ostasiat Zeitung“ ist ausgeblieben. Deutscher Banquier auch. Bitten um beides, nammentl. ersteres dringend. — Z. Bécs. Levelét nem kaptuk. —

Olvásokhoz. Lapunk megjelen minden második héten, a szünidő Julius és Augustus kivételével; félévénként legalább is 10 íves füzetben. Ara egész évre 6 frt., félévre 3 frt., negyedévre 1 frt 50 kr. o. é. Külföldön (Németország kivételével) egész évre 15 franc. — Előfizetési pénzek (5 kros postautalványon): Az „Összehasonlító irodalomt. Lapok“ kiadóhivatalához Kolozsvárt, Fötér, Tivoli. — Helyben előfizetéseket elfogad: Stein János könyvkereskedése.

Edité deux fois par mois (le quinze et le dernier) à l'exception des mois feriés Juillet et August. Prix d'abonnement à l'étranger par an 15 fr.; six mois: 6. fr. 50 --

Előre kijelentettük, hogy az I. évnegyed lefolyta (Mártius 31.) után belépő előfizetők nem tarthatnak igényt teljes példányra.

Tartalom: T. C. Revue littéraire 129 l. — Philosophie des Romans 135. l. — Cassone: Il Trombettiere di Säckingen. Canto XII. 142 l. — Brassai: Fennice aut Mongolice? 145. l. — Irodalmi szemle 148. l. — Symmikta. Magyarische Vo ks'ieder X., The Forsaken Mother. Translated from the Hungarian of Vörösmarty. 149 — 151. l. — Bibliographie. — Correspondance.

Szerkesztő és kiadóhivatal (Bureau de redaction et administration): Kolozsvár, (Clausenbonny) Transilvanie (Hongrie,) Fötér, Tivoli.